



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[A]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

ANN

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61184](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61184)

Délos, & grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avoient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchoient; l'une en vin, l'autre en bled, & la troisieme en huile. Agamemnon, allant au siege de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'auroit plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorerent, les changea en colombes.

ANNA-PERENNA, divinité qui présidoit aux années, & à laquelle on faisoit de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse étoit la même que la lune: d'autres ont pensé que c'étoit Thémis, ou Io; ou celle des Atlantides qui avoit nourri Jupiter; ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

ANNAT, (François) né à Rhodéz en 1590, jésuite, professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, & d'autres en françois, contre les nouveaux disciples de Saint Augustin. Pascal lui a adressé ses deux dernières *Provinciales*. Ce jésuite mourut à Paris en 1670. Il avoit perdu sa place de confesseur, dans les commencemens de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Valliere. Des représentations qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très-docile aux leçons de la religion; &

le P. Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre ANNAT, supérieur de la congrégation de la Doctrine Chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'*Index*, le 12 septembre 1714.

ANNE, sœur de Pygmalion & de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant J. C.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prieres, lui ayant promis qu'elle seroit mere, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J. C. Anne signala sa reconnoissance par un cantique d'action de graces, plein d'idées sublimes & magnifiques de la divinité, de sa providence, & de sa terrible & admirable justice. En voici quelques traits, « C'est le Seigneur, » qui ôte & qui donne la vie; » il conduit au tombeau & il » en retire. C'est le Seigneur » qui ôte & qui donne les richesses; il abaisse & il élève » qui il lui plaît. Il tire l'indigent de la poussiere, & le » pauvre de dessus le fumier, » pour le mettre au rang des » princes, & le faire briller » sur le trône. Car c'est le » Seigneur qui a fait les fondemens de la terre, c'est lui » qui a su y poser le monde. » Il soutiendra toujours les justes dans leurs démarches; » tandis que les impies, abandonnés de lui, seront obligés de se cacher & de demeurer dans le silence; car l'homme laissé à ses propres forces, ne sera jamais que foible. Le Seigneur répand la terreur sur ses ennemis; &

» du haut du ciel il fera gronder la foudre sur eux ». Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique, que toutes les traductions dégradent, sept à huit siècles avant que les sages de la Grèce aient balbutié quelques sentences éparées sur ces grandes vérités; peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, & de ces fastueux pédagogues qui à peine auroient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? Voyez DEBORA, MARIE Mere de Jesus.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, & fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE, (Ste.) épouse de Joachim, & mere de la Sainte Vierge. S. Epiphane est le premier Pere de l'Eglise qui nous ait appris son nom. Les Peres des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. S. Jean Damascene a fait de grands éloges de leurs vertus. L'empereur Justinien I, fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de Ste. Anne, vers l'an 550: on lit dans Codinus, que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la Sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740; & c'est depuis ce tems-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la prophétesse, fille de Phanuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la Sainte Vierge, quand cette Mere sans

tache, vint après ses couches; selon la loi, se purifier au temple: alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE-COMNENE, fille de l'empereur Alexis-Comnene I, conspira, après la mort de son pere en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnene son frere. Elle vouloit la donner à son époux Nicéphore Brienne, qui avoit la foiblesse d'une femme, tandis qu'Anne monroit la vigueur & la fermeté d'un héros; l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire & à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, & se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnene*, son pere, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a un coloris très-brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son pere, ses paralleles trop fréquens des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, & des détails aussi inutiles qu'ennuyans. Elle ne manque pas de marquer la figure & la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain & universel de toute la terre. On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu. Le

Le président Cousin a donné une version françoise de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4e. vol. de l'Histoire Byzantine. David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'étoit une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas-âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Elle n'étoit pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit pour lui, elle ne cessa de le persécuter, & le tint long-tems en prison. Peut-être y seroit-il mort, si Charles VIII, qui étoit las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

ANNE de Bretagne, fille & héritière du duc François II, & de Marguerite de Foix, naquit à Nantes en 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence

& une sagesse peu communes; Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, & pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avoit aimée, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, regardée comme la mere des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avoit plus de grandeur d'ame que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, & y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari & son honneur.* Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; & on connoît la fable des biches qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les *filles de la reine.*

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, & mere de Louis XIV, eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Cette régence ne fut guere moins agitée que celle de Marie de Médicis, les symptômes en furent les mêmes; on vit le royaume se diviser & sur les mêmes pré-

textes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris & emprisonnés: les parlemens faire schisme entr'eux, tenir les uns pour le Roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avoit jamais été le maréchal d'Ancre. Mais étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, elle en goûta les premiers fruits, & l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avoit fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, & l'autre toujours dévoué, tous deux ne décidoient rien sans la consulter, & par un juste retour d'égards & de complaisance, elle ne vouloit jamais que ce qu'ils jugeoient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, & mourut en 1666 d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisoit l'amour des peuples & les délices de la cour. Elle étoit fille, sœur, femme, mere de roi, & elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épithète bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

*Et soror, & conjux, & mater, nativæ regum,
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.*

ANNE, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. On la ma-

ria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie sa sœur aînée, les Anglois l'appellerent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold & à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marleborough, son favori & son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix; & dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut en 1714, après avoir fait affluer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avoit pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frere Jacques III le chemin au trône, & après sa mort George d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avoit plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avoit pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avoit une bonté de caractère, qui vaut mieux pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle étoit fort religieuse, & avoit autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie église. Son regne est un des plus éclatans qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort elle s'est vue l'arbitre & en quelque sorte

la maîtresse du fort de l'Europe.

ANNE IWANOWA, fille de Jean, empereur de Russie, frere du czar Pierre I, épouse du duc de Curlande, succéda au czar Pierre II en 1730. Elle fut, en maintenant les forces de terre & de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour-à-tour de l'empereur, des Polonois, des Turcs, des Persans & des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le grand-seigneur depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan.

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse Palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers & de Rhétel, puis duc de Mantoue en 1627, & de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, Electeur palatin, & d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles: elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété & par sa charité envers les pauvres. Elle avoit long-tems vécu dans la dissipation, & séduite par une fausse

philosophie, elle étoit même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une manière aussi extraordinaire que touchante & instructive, dont on trouve les détails dans son *Oraison funebre* prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom en 1786, sont une piece mal-adroitement supposée.

ANNE DE JESUS, voyez LOBERE.

ANNIBAL ou HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son pere une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 220 avant Jesus-Christ, il commanda l'armée des Carthaginois, qui lui avoient confié leur vengeance, & prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, & du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé à faire sauter des rochers avec du vinaigre. Mais ce fait, par lui-même invraisemblable (*), n'est ap-

(*) Dion dit qu'on prit ainsi la ville d'Eleuthere; mais ces sortes d'exploits semblent ne devoir être placés que parmi les *impostures de l'Histoire ancienne*, dont M. Lancelotti nous a donné un catalogue qui pourroit être considérablement augmenté: ce n'est pas que le vinaigre n'ait la force de diviser des matieres dures; mais c'est une action lente, dont les voyageurs & les conquérans n'ont garde d'attendre le produit. Et si pour en obtenir un effet prompt, il faut, comme on le dit, chauffer les rochers, les rendre rouges de feu, avant que de

paremment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyoit deux siècles après de passer les mêmes défilés avec des éléphants & tout l'attirail d'une grande armée : impossibilité qui ne provenoit que de l'éboulement des terres & des rochers, qui en peu de tems changent l'état des grandes montagnes (*). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardoit l'Italie. Il entra dans la plaine, & la revue qu'il fit alors de ses troupes, lui apprit que son armée, de 50 mille hommes de pied & de neuf mille chevaux, étoit réduite à 20 mille hommes & à six mille chevaux. Le général Carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, & quelque tems après Sempronius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26 mille hommes ; & les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A

cela près, tout réussissoit à Annibal. L'année suivante il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Transimene. Le général Romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers ; & Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, & ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporisateur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, & à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses & ses délais auroient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui & Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général Carthaginois, & qui auroit péri sans le secours de son collègue. Le tems de la dictature de Fabius étant expiré,

les pénétrer de vinaigre, quels échafaudages, quels monceaux de bois ne faudra-t-il pas ? que d'hommes, quel étalage d'instrumens ! &c. On peut déployer les moyens d'une telle opération, des armées & des éléphants peuvent passer sans vinaigre. Et puis les rochers étant fendus, seroit-on fort avancé ? Passe encore, si on pouvoit les fondre ou pulvériser.

(*) Il y a dans les Alpes & les montagnes de Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du tems des Romains on parvenoit sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très-grande étendue, qui alors étoient couverts de terre, & dont on atteignoit la cime par un talus doux. Les habitans de ces pays savent combien de changemens de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années. Voyez le *Journal hist. & littér.* 1 mai, 1786, p. 7.

Terentius Varro & Paul-Emile eurent le commandement des armées. L'un & l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. : 40 mille hommes de pied & 2700 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul-Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux, pris à 5630 chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paroît qu'Annibal auroit dû peut-être profiter des avantages que lui offroient ses victoires, & marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyoit des obstacles que les historiens n'ont pas fait connoître, & qu'aujourd'hui on s'efforceroit en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le » sort des empires, dit un phi- » losophe, est si admirablement » calculé dans les dispositions » & les arrangemens de la Pro- » vidence, qu'on seroit tenté » de croire que la science des » généraux, la sagesse des mi- » nistres & des rois, ne sont » que des moyens de réaliser » le plan éternel, & que pour » cela elles essuyent des vicissi- » tudes & des variations né- » cessaires à son exécution ». Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; & les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avoient causé de terreur aux généraux Romains. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C. : les Romains en furent si peu touchés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campoit, & envoyèrent le même jour

un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages & la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le tems, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; & comme il en présentoit un quatrième, Annibal se retira, en disant : *Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu?* Cependant Asdrubal, frere d'Annibal, s'avançoit en Italie, pour secourir son frere; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, tailla son armée en pieces, & le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois en la voyant dit, qu'il ne doutoit plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valoit mieux donner la paix à son pays, que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui & Scipion; mais le général Romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires; 40 mille Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif, pour les

Carthaginois, de demander la paix. Annibal, honteux d'être témoin de l'opprobre de sa patrie, se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bithynie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches & les requisiions des Romains, & craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portoit depuis long-tems dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le vouloit empoisonner ; & ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr.* Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, & d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, & sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère & des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin, sont grossis, & qu'ils partent de la haine que lui portoient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troubloit, une connoissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal dans le premier rang des grands généraux de tous les siècles. M. Turpin de Crissé le considérant dans son exil & ses disgrâces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui dé-

sempéra si légèrement du salut public. « Annibal, dit-il, » qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre par l'espoir de venger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un roi, me paroît plus grand que Caton, qui se donne la mort, lorsqu'il peut opposer au génie & à la fortune de César son propre génie, son courage & son nom ».

ANNIUS de Viterbe, ou JEAN NANNI, dominicain, & maître du sacré palais, sous Alexandre VI, qui en faisoit beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture-Sainte, & XVII livres d'antiquités, Rome, 1498, in-fol. ; Paris, 1512, in-fol. ; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement dans des tems où il n'y avoit pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, &c. Il paroît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages, se sont trompés, & qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avoit enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tom. 7, p. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrere. Voy. MÉGASTHÈNE. On peut encore consulter une *Apologie d'Annius*, par Didime Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON, (S.) sorti d'une